BERG, Nicolas, *Die westdeutschen Historiker und der Holocaust. Erforschung und Erinnerung*

Nicolas Le Moigne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1053>

DOI : 10.4000/ifha.1053

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Nicolas Le Moigne, « BERG, Nicolas, *Die westdeutschen Historiker und der Holocaust. Erforschung und Erinnerung* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2004, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1053> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1053>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

BERG, Nicolas, *Die westdeutschen Historiker und der Holocaust. Erforschung und Erinnerung*

Nicolas Le Moigne

- 1 Par son impact médiatique et les polémiques qu'il a suscitées, l'ouvrage de N.B. a été l'un des événements historiographiques de l'année 2003. À partir d'études de cas menées sur les grandes figures de l'historiographie allemande de l'après-guerre, l'auteur essaye de restituer les différentes logiques d'explication, voire de disculpation, développées après 1945 à propos du phénomène nazi. Sa thèse centrale est celle de l'évitement, plus ou moins conscient, de l'horreur concentrationnaire et de son symbole, Auschwitz. Il aurait fallu attendre les années 1970, et la montée en puissance d'une nouvelle génération d'historiens, pour que le traumatisme central du XXe s., le génocide des juifs, cesse d'être occulté. Les rapports entre histoire et mémoire sont au cœur de cette évolution : en s'appuyant sur les publications, mais aussi les correspondances et les journaux intimes des personnages qu'il étudie, l'auteur montre que le processus d'historisation du nazisme répond d'abord, dans l'Allemagne de l'après-guerre, aux exigences de la mémoire, chez des historiens qui avaient été eux-mêmes protagonistes de la tragédie.
- 2 C'est ainsi que les premières grandes « mises en narration » du national-socialisme, dues entre autres à Friedrich Meinecke et Gerhard Ritter, obéissaient d'abord à une logique d'insertion de la « déviation » nazie dans la cohérence de l'histoire nationale. « Catastrophe » ou « infortune » allemande, l'étiologie des forfaits du nazisme serait revenue, d'après N.B., à une tentative de disculpation, ou du moins de minimisation. Parallèlement, N.B. revient sur les écrits de Hermann Heimpel, Fritz Ernst ou Reinhard Wittram, dominés par la réflexion sur le Mal, issue, selon lui, de la tradition luthérienne. L'auteur pointe du doigt le désir, notamment chez Heimpel, d'« expier », au sens fort du mot, la compromission avec le régime hitlérien. Plus ambiguë est la figure de Hans Rothfels : juif converti au protestantisme, nationaliste, émigré aux Etats-

Unis, il prend la défense de l'« autre Allemagne » et magnifie le rôle de l'opposition conservatrice à Hitler.

- 3 N.B. réserve une place à part au rôle de l'Institut für Zeitgeschichte, qu'il prend à partie à travers Martin Broszat, qui en fut le directeur de 1972 à 1989. En se livrant, à partir des années 1950, à un effort précoce d'historisation du nazisme, fondé sur l'exploitation des archives, l'institut de Munich aurait entravé délibérément la constitution d'une mémoire du génocide pleinement assumée. Les recherches menées par les fonctionnalistes, à la suite de Hans Mommsen notamment, sur les structures de pouvoir au sein du régime nazi, auraient dilué la question des culpabilités individuelles. Cette école historiographique aurait marginalisé la Täterforschung, c'est à dire l'étude des parcours individuels des bourreaux, couplée à leur poursuite et à leur châtement. N.B. évoque longuement la figure de Josef Wulf, victime des persécutions nazies, qui, en dehors de l'institution universitaire, a lancé les premières éditions de documents relatifs au génocide. Wulf, tenu à l'écart par la corporation historique parce qu'il voulait redonner la parole aux victimes, dans une logique de mémoire, finira par se suicider au début des années 1970. La charge de Berg contre l'Institut für Zeitgeschichte est en grande partie à l'origine de la querelle en cours autour de son livre : Ian Kershaw, en particulier, a défendu la mémoire de Martin Broszat, accusé par Berg d'avoir adhéré au parti nazi le 20 avril 1944 ; il semblerait qu'en réalité il y ait été intégré automatiquement à l'occasion de l'anniversaire du Führer, comme tous les jeunes sortant des Jeunesses hitlériennes cette année-là. L'historien britannique a également pointé les lacunes documentaires du travail de N.B., qui laisse à l'écart les pans de l'historiographie allant à l'encontre de sa thèse, comme les premiers articles consacrés au génocide dès les années 1950 par les Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte. Bref, l'ouvrage est polémique, c'est-à-dire stimulant, avec les limites du genre : le corpus d'auteurs est très limité, les intentions prêtées aux uns et aux autres restent difficilement démontrables, et N.B. coule souvent artificiellement les écrits qu'il évoque dans le moule de son argumentation. Dans sa lecture des textes, il tend souvent à glisser, pour reprendre la formule de Bernd Weisbrod, du close reading au closed reading.

- 4 Nicolas LE MOIGNE (MHFA)